

INTERVIEW et textes de divers auteurs

Vous avez, je crois, une manière très personnelle d'aborder la problématique de la créativité. Pouvez-vous nous en dire un peu plus à ce sujet ?

Généralement, j'essaie de laisser s'établir une sorte d'équilibre entre raisonnement et travail de l'inconscient. Selon moi, ces deux composantes doivent jouer à part égale pour qu'une occurrence créative puisse se produire. Les éléments qui composent mes œuvres se mettent ainsi en place presque naturellement. Je pense d'ailleurs que, du point de vue de la créativité, il serait erroné de laisser l'une ou l'autre de ces deux dimensions devenir hégémonique. Cette déviance occasionnerait une rupture dialectique des plus fâcheuses pour la création à proprement parler.

Vous semblez privilégier des couleurs et des textures relativement simples. Qu'en est-il ?

En effet. Cela provient du fait que j'ai été grandement influencé par les fresques de Giotto ainsi que par l'art africain. Dans ces modes d'expression artistique, on retrouve l'utilisation de colorations extrêmement proches de celles que l'on peut observer dans la nature. Dans le cas de l'art africain, le rôle des textures joue de plus une part prépondérante. C'est également le cas dans mon travail qui, de manière aussi simple et naturelle que possible, tend à faire entrer en résonance matière et coloration.

Quelles techniques et quels matériaux privilégiez-vous ?

Il y en a plusieurs. Au niveau des matières, je mentionnerai la terre, le bitume, le crin ou encore le carton. Mais il m'arrive d'intégrer dans mes réalisations des fragments de métal que j'ai découvert par hasard, lors d'une promenade le plus souvent. En ce qui concerne les techniques, je dois dire que le feu est l'instrument central qui me permet de créer mes pièces. Mais le passage par le feu se fait de manière tellement naturelle chez moi que je ne réalise pas toujours son « incontournableité », si j'ose dire.

De quels artistes vous sentez-vous proche ?

Il y en a évidemment plusieurs. La référence qui paraît peut-être la plus évidente est à chercher du côté de la mouvance matiériste. Je pense bien entendu ici surtout à Antonio Tapiès. Toutefois, je crois que, s'il me fallait trouver des points de convergence avec lui, ils se situeraient plus au niveau de l'approche théorique que du style. Même si j'apprécie bon nombre de ses œuvres, ce que je préfère en effet chez lui, ce sont ses écrits sur l'art. En ce qui concerne les autres artistes maintenant, il serait trop long de les énumérer. D'ailleurs les affinités que je peux entretenir avec l'un ou l'autre d'entre eux se révèlent de manière moins raisonnée que dans le cas de Tapiès. Lorsque je me rends dans une galerie, je me laisse en fait tout simplement imprégner par les ambiances visuelles et même sonores que l'artiste a déployé. Je tente de faire en sorte qu'émerge peu à peu ce que j'appellerai une loi d'harmonie

Et au niveau des influences intellectuelles, où vous situez-vous ?

Lors de mon séjour au Japon, j'ai été très influencé par le bouddhisme zen. J'ai notamment fréquenté les maîtres du thé qui pratiquent une sorte d'ascèse gestuelle qui tend à la pureté absolue de l'acte au travers de son infinie répétition. Je me sens également très proche de Fritjof Capra et d'Arthur Danto; Capra pour sa vision holistique du monde et sa démonstration de l'interdépendance de toutes

choses et Danto pour son concept de transfiguration du banal qui point également dans mon travail.

Propos recueillis par François Praz

L'ART DE LA TERRE

Quiconque en a déjà eu l'opportunité vous le dira : aborder l'œuvre de Jean-Jacques Putallaz revient en fait à se confronter à un univers immédiatement expressif. Dans sa démarche, portant sur la symbolique des formes et le langage des signes, l'artiste valaisan privilégie le dialogue entre divers modes d'expression picturale, comme en attestent certaines de ses toiles qui intègrent à la fois des fragments de métal récupérés au hasard de ses pérégrinations ainsi que des volets d'écrits, tout à tour lisibles, illisibles ou savamment dyslexiques. Ces symboles opaques doivent toutefois être digérés afin que l'on n'y prenne plus garde et que l'on puisse ensuite se concentrer sur le travail de la terre qui ne s'avère être, en dernière analyse, qu'un alibi destiné à illustrer les mécanismes souterrains de la créativité.

Certaines de ses réalisations, comme celle trônant dans les jardins du home pour personnes âgées de Vétroz (Valais), pourraient même être comparées à des stèles antiques qui conjuguent avec une égale aphasie mémoire et mystère. Installée dans sa verticalité, cette œuvre figure trois personnages debout. Elle met ainsi en lumière un mode de symbolisation de la vie commun à toutes les civilisations. De surcroît, à l'instar des arts primitifs qui reposent sur l'utilisation de couleurs simples, Putallaz ne retient ici que les teintes naturelles car elles seules conservent la capacité d'engendrer l'émotion. Symétriquement, l'équilibre entre raisonnement et travail de l'inconscient se trouve favorisé chez l'artiste qui entend créer par là de multiples synesthésies axées sur la confrontation entre matière et coloration.

De tout cela ressort l'impression d'un ensemble de créations atypiques qui, survolant les grands mouvements artistiques dont aurait pu être tenté de les rapprocher (on songe ici plus particulièrement à l'abstraction géométrique et à l'art conceptuel), privilégient finalement un langage à long terme qui semble mieux correspondre à leur auteur. Mais il ne faudrait pas pour autant percevoir ces orientations comme une volonté de rupture puisque Jean-Jacques Putallaz se reconnaît des points de convergence avec des artistes comme Tapiès et avec des intellectuels comme Arthur Danto ou Fritjof Capra. Comme ce qui précède tendait à le suggérer, il est très stimulant de se confronter à cette œuvre polyphonique qui entend se placer sous le signe d'une haute exigence artistique et qui, dans sa volonté de « transfiguration du banal », tente de faire entrer en résonance de manière pérnante les êtres et les choses.

François Praz

COMME UN DESIR D'UNIVOQUE

Bien que ses œuvres témoignent d'une parfaite maîtrise des techniques de la terre, Jean-Jacques Putallaz ne saurait en aucun cas s'en satisfaire. Car ce qui l'intéresse dans l'utilisation de ce matériau, c'est bien le symbolisme dont celui-ci est, peut-être plus qu'un autre, porteur.

L'archaïsme conféré à la matière par son statut d'élément premier charge les travaux d'une force qui, pour indéfinissable qu'elle soit, agit dès que l'œil balaie les structures biomorphiques de la surface. Le regardeur se perd alors dans une rêverie où l'infime devient essentiel, prétexte à des projections dont le ton se modifie au rythme des brillances et des matités. Puis, en quête de points de repère, le regard s'arrête sur la structuration globale des réalisations.

Chacune d'elles, volume ou « peinture », s'inscrit dans un espace à la fois large et précis. Celui créé d'une part par l'exigence de toujours plus de liberté, d'autre part par un souci de justesse qui demande d'ordonner, d'aligner. Cette ambivalence du signifié trouve sa correspondance dans les moyens formels mis en jeu, le lissé de la matière côtoyant des empreintes laissées au hasard, et les formes savamment composées se confrontant à un informel qui confine à l'abstraction.

Mais si forte soit-elle, cette bipolarité porte déjà en elle les prémises d'un désir d'univoque. Un univoque où la matière, déliée de tout souci de perfection technique, ne serait plus qu'espace et liberté.

Hélène Tauvel-Dorsaz

DOMAINES TERRESTRES

Jean-Jacques Putallaz se consacre, sans relâche, à la révélation des éléments dont il est lui-même pétri. Ses gestes, calmes et graves, sans violence et sans faiblesse disent leur plénitude. Son écriture mérite reconnaissance, elle est odeur de terre profonde et vision d'immensité.

La matière, c'est pour elle-même que l'artiste l'affronte. Il la distribue d'abord en zones de silence, puis il en enrichit la texture, l'érode, la gratte, la signe avec des expressions nées d'un instant de pureté et de concentration extrêmes. Jean-Jacques Putallaz joue plus sur l'intériorité des matières mises en valeur dans les compositions que sur leurs contrastes ou associations.

Se découvrent alors dans les propos énoncés, comme dans les alluvions d'un fleuve, les indices d'autres cultures, de multiples identités, un foyer de métaphores qui marient le souvenir et la trace. Nous nous trouvons en présence d'œuvres dont la dimension est le Temps dans sa substance même, son utopie et sa force onirique.

A ses signes Jean-Jacques Putallaz donne aussi un « Elan », il leur fait effectuer un « Parcours ». Temps et Espace sont rythmés avec obstination, celle de l'artiste

conscient de sa condition d'homme-migrant dans ce monde, qui garde cependant un point d'ancrage fort, celui de la sincérité primordiale de l'existant.

Jean-Marc Malbois

Peindre l'essentiel.

Alchimie du sacré pour matière (s) à réflexion.

Il transforme la terre en lumière, le trait du pinceau en chorégraphie, la brûlure du feu en souffle de vie. Peinture ou sculptures nées du mystère des éléments, les œuvres du plasticien valaisan Jean-Jacques Putallaz vibrent de silence et de grâce.

Imaginez un silence de cathédrale. Ou, pour reprendre la belle expression à ciel ouvert de feu l'écrivain Christiane Singer, un silence de clairière. Happés au cœur d'une dimension empreinte de majesté, vous voilà enveloppés dans un mystère de l'ordre du sacré, aussi plein que profond. Le dépouillement n'a de vide que l'apparence. Au plus secret de cette sobriété habitée règne, muette, une présence. Intemporelle et puissante. Généreuse et bienveillante. L'essentiel dans toute son amplitude. Vertige de la grâce.

De même vibrent les œuvres de Jean-Jacques Putallaz. Sculptures ou peintures, et de puis peu mobilier sous forme de tables laquées aux angles arrondies (pièces uniques), les créations du sexagénaire Valaisan disent la vie dans ce qu'elle propose de plus précieux. Sans maniérisme ni séduction. Authentiques, dans la vérité brute de ses antagonismes. A l'enseigne d'une éthique de l'esthétique n'ayant rien en commun avec une quelconque joliesse aseptisée. Les matières, bien qu'élégantes, ont du caractère. Elles sont de celles qui nous constituent, à l'instar de la terre-matériau premier de sa délicate chimie – qu'il marie à la résine. Quant aux éléments qui les nourrissent, ils sont de ceux qui nous animent, tel le feu, énergie centrale d'une quête renouvelée, jamais galvaudée par le plagiat, fûts personnels.

Rigueur du renoncement

Dans un langage, qui ne crie rien, mais suggère tout, la rigueur du renoncement est permanente. S'il estime en avoir trop dit, trop mis, trop fait, l'homme se juge « trop gourmand » et jette. La destruction pour salut. Point d'ascèse cependant chez cet humaniste initié au Zen et à la cérémonie du thé à l'occasion d'un séjour au Japon dans les années septante. De la mesure uniquement. Mieux peut-être de la discipline. Comme celle de ses horaires réguliers qu'il s'impose au moins depuis 1974, année où il ouvre son atelier galerie dans une ruelle chargée d'histoire de la vieille ville de Sion. Homme de rencontre et de transmission (il enseigne son art), Putallaz y accueille le visiteur avec disponibilité et chaleur : « je ne suis jamais dérangé dans mon travail. » En filigrane se devine un esprit d'ouverture, une conscience aiguë du lien. Notion que le plasticien analyse et développe, entre autres concepts de créativité, de non-dualité ou de décroisement, dans un intelligent essai intitulé *Les temps verticaux*. (1997) – selon la formule empruntée au philosophe français Gaston Bachelard. Au chapitre « L'impermanence », on peut d'ailleurs y lire ceci : « L'interdépendance entre l'homme et ce qui l'entoure apparaît comme le prisme au travers duquel il conviendrait de percevoir la vie »

Poète de la trace

Son regard paisible mais lucide sur le monde, ce poète de la trace-en tant que mémoire- nous le fait partager par des créations invariablement nées du verbe : « Mes thèmes sont des mots, des notes plus que des idées visuelles. » Préséance du fond au profit d'une forme jamais gratuite. Aller au-delà. Des apparences et de la facilité, avant tout, bien sûr. Avec le dépassement pour moteur auxiliaire, après celui du doute, persistant et fondamental. Au-delà des matières (béton, bois, terre, métal, etc.), ensuite, « qui ne sont que des instruments », afin d'y laisser une marque, une empreinte souvent au moyen d'énigmatiques et chorégraphiques calligraphies. Il en parle du reste comme d'« un devoir ». Au-delà des techniques, encore : « Je les ai apprises, intégrant leurs mécanismes, pour ne plus y penser, en être libéré. » Se laisser surprendre, enfin, par l'inattendu, ce hasard qu'il tient toujours à convier malgré-ou peut-être grâce à-la maîtrise d'une vie entière d'atelier ; car, comme il le reconnaît lui-même, Jean-Jacques Putallaz n'a jamais « commencé », plongeant à 18 ans déjà dans le métier, inéluctablement emporté par l'évidence de la passion, s'initiant alors à la céramique puis à la faïence (aux noces du feu et des oxydes encore présents dans son œuvre près d'un quart de siècle plus tard). Selon les mots mêmes qu'il utilise aujourd'hui, les rares fois qu'il s'autorise à parler de lui plutôt que des autres artistes : « On ne décide pas. On n'a pas le choix. »

Méditation en trois dimensions

Accueil de l'imprévu, disions-nous ; voire de l'accident (mais n'est-ce pas le grain de sable qui lance l'activité perlière de l'huître ?), ce si nécessaire fortuit à l'origine du supplément d'âme que recèlent les porosités généralement corrodées de ses tableaux sur bois ou de ses sculptures. Et puis autour d'une brûlure sur le support même, autour d'un empiècement métallique, d'une arabesque du pinceau ou de rien d'autre que l'espace et ses subtiles nuances chromatiques, il y a ces grandes respirations qui transforment les peintures en vastes paysages de ferveur tranquille.

Méditations en trois dimensions harmonieusement composées « de construction et de liberté, de hasard et de dominé », les univers de Putallaz, inspirés et symboliques, s'inscrivent dans un parcours à la cohérence évidente. Beaucoup d'habileté, cependant, derrière les couches magmatiques, les strates pigmentées ou bitumées. Et un rythme de travail soutenu : deux ou trois pièces par semaine en moyenne ; cent vingt à cent trente par année- sans compter les réalisations monumentales en lieux publics. Autant de repères discrets, signés, certes, mais humbles dans leur absence de titre ; toute latitude étant laissée au spectateur de rêver ses propres mythes et légendes...

Texte :Jef Gianadda
2008

LE MANQUE.

« Trop d'images, trop de couleurs, trop de goûts, trop de sons. Dépasser la peur du manque pour permettre au vide, à l'espace, de nous envelopper ». Son vide à lui est contenu et rempli, calme mais occupé. Tout est rapport d'intention, de forme, d'équilibre. Son évolution est également contenue, à son insu, dans chacune de ses œuvres. Son symbolisme lui est propre, ses doutes sont ses moteurs. Discipliné, il se lâche au labeur et reste son propre laboratoire de recherche. Il nous démontre à travers son triptyque, entre autres, la force de la cohésion, de la complémentarité et de la continuité. La subtilité de sa force provient de son sens de la composition.

Serge Grard.

Expo LE MANQUE. 2011